

Bertrand Van Ruymbeke

HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS

De 1492 à nos jours

TALLANDIER

Cartographie : © Éditions Tallandier/Légendes cartographie – Santiago Mora Van
Cauwelaert, 2018

© Éditions Tallandier, 2018
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-2589-9

*A Cristina
che ha sempre creduto in me.*

Introduction

*Dans ses réussites comme par ses échecs,
l'expérience américaine concerne toute l'humanité.*

René Rémond (1959)

Une naissance

Le 3 juillet 1776, dans une lettre adressée à sa femme Abigail, le Bostonien John Adams écrit : « Hier, fut décidée la plus grande question jamais débattue en Amérique, et plus grande encore peut-être qui ne le fut ni ne le sera jamais parmi les hommes. Une résolution fut adoptée à l'unanimité sans aucune colonie dissidente “que ces Colonies unies sont et de droit doivent être des États libres et indépendants”. » Il ajoute : « Lorsque je regarde en arrière vers l'année 1761 [...] je suis surpris par la soudaineté, tout comme par la grandeur, de cette révolution. » Dans une autre lettre, datée du même jour, toujours à Abigail, il prévoit que le « second jour de juillet 1776 sera le moment le plus mémorable, dans l'histoire de l'Amérique¹ ».

L'histoire conservera le 4 juillet comme date de naissance des États-Unis et comme jour de fête nationale. Au demeurant, l'enthousiasme de John Adams paraît bien légitime. Lui et ses corévolutionnaires ont pris l'incroyable risque de défier la toute-puissante Grande-Bretagne et de s'en séparer en déclarant l'indépendance de treize colonies réparties le long du littoral atlantique nord-américain, de la Géorgie au New Hampshire. Il faudra attendre treize ans avant que ce nouveau pays, reconnu par la France en 1778, gagne, avec l'aide précieuse et indispensable de cette dernière, sa guerre contre les Britanniques en 1783, puis construise une république avec à sa tête un président élu, George Washington, en 1789. À partir des années 1830 s'élaborera la

mémoire de cette révolution et, avec le temps, les Américains voueront une vénération sans égale à ceux qui seront collectivement appelés, un siècle plus tard, les Pères fondateurs.

Un pays, un destin

Au XIX^e siècle, historiens, chroniqueurs et éditorialistes dessinent un destin hors du commun à ce pays qui traverse de profondes mutations sociales, économiques, politiques, démographiques et culturelles. L'historien George Bancroft écrit, à partir de 1834, son *Histoire des États-Unis depuis la découverte du continent américain*, une grande fresque en dix tomes, dont le dernier sera publié en 1874. Bancroft célèbre l'expansion territoriale des États-Unis, à ses yeux devenus un continent, la prospérité économique, l'explosion démographique vertigineuse et l'attrait de la technologie. Ainsi, note-t-il, « de nouveaux États se forment dans les déserts. Des canaux traversent les plaines et, sur les montagnes, s'ouvrent des voies nombreuses au commerce. Les manufactures prospèrent le long de nos cours d'eau. L'emploi de la vapeur sur nos rivières et l'établissement de voies ferrées rapprochent les distances. Notre richesse et notre population [...] nous placent déjà au premier rang des nations ». Les États-Unis attirent de nombreux migrants et savent les intégrer par des lois qui promeuvent l'équité et la liberté. « Un immense concours d'émigrants des origines les plus variées couvre continuellement nos côtes ; et les principes de liberté unissant tous les intérêts par des lois égales, changent les discordants en une union harmonieuse », s'extasie-t-il. Bancroft vante aussi la stabilité des institutions américaines. « D'autres gouvernements sont bouleversés par les innovations et les réformes des États voisins ; notre Constitution, fixée dans les affections du peuple qui l'a choisie, neutralise l'influence des principes étrangers et ouvre sans crainte un asile aux hommes vertueux, malheureux ou opprimés des autres nations », souligne-t-il. « Et cependant, ajoute Bancroft, il y a à peine deux siècles que le plus ancien de nos États fut colonisé. » Destin foudroyant, s'il en est... Bancroft conclut son introduction en expliquant que « le but de cet ouvrage est [...] de démontrer que le sort d'une nation ne dépend pas de l'aveugle destin. Notre patrie ne doit sa gloire et sa prospérité actuelles qu'aux institutions dont l'a doté son heureux génie »².

Il serait facile et vain de balayer Bancroft et son œuvre sous prétexte que cette histoire est partielle et partielle. Car, tout en capturant l'esprit de son temps, il réussit à intégrer dans un même récit les principes cardinaux de l'Amérique, tels qu'ils apparaissent aux élites – blanches – du moment, à savoir la liberté, l'espace, la diversité, la croissance, l'innovation et la stabilité. Des caractéristiques qui se renforcent les unes les autres dans un élan, un destin hors du commun, « la destinée manifeste » (*manifest destiny*) selon les termes de l'époque.

Une histoire exceptionnelle ?

George Bancroft influence l'écriture du récit national des États-Unis pendant près d'un siècle. Dans les années 1960, cependant, face aux mutations et aux remous que traverse la société américaine, une nouvelle génération d'historiens, plus jeune, plus diversifiée, plus ouverte et moins élitiste, et née de la professionnalisation du métier, tout comme du formidable développement des universités, transforme profondément et durablement la façon d'écrire l'histoire des États-Unis. D'une part, leurs ouvrages s'intéressent désormais aux oubliés d'un récit national à dominance masculine, blanche et protestante. Dès 1852, au moment où Bancroft écrivait son histoire, l'ancien esclave et désormais abolitionniste Frederick Douglass posait d'ailleurs puissamment le problème en demandant : « Qu'est-ce que le 4 juillet pour un esclave ? » De nombreuses études ont ainsi paru, entre autres, sur les Amérindiens, les Noirs américains, les femmes, les Hispaniques et les très nombreux pauvres, quels que soient leurs origines et lieux de vie. D'autre part, l'histoire des États-Unis n'est plus vue comme un cheminement linéaire vers un destin grand et unique. L'accent est désormais mis sur les crises et les périodes troubles de l'histoire américaine ainsi que sur les erreurs commises. De nombreux livres paraissent sur l'esclavage, la ségrégation, la déportation et la destruction des nations Amérindiennes, l'impérialisme, la répression coloniale aux Philippines, l'hostilité aux Chinois ou aux Irlandais au cours du XIX^e siècle, l'internement des citoyens américains d'origine japonaise dans les années 1940, la guerre du Viêtnam, etc. Des études qui, prises dans leur ensemble, donnent l'impression d'une profonde, et, à bien des égards, salutaire même si parfois excessive, introspection collective.

À partir des années 1990, la mondialisation encourage le développement de l'internationalisation de l'écriture de l'histoire des États-Unis. Ce phénomène a eu deux conséquences majeures. D'abord, les historiens américains ont plus facilement comparé leur histoire à celles d'autres pays et ont étudié les multiples interactions des États-Unis avec le monde extérieur, et ceci même avant la fin du XIX^e siècle et dans des schémas de réciprocité, quoique déséquilibrés à l'avantage de l'Amérique, surtout à partir de la Seconde Guerre mondiale. Ensuite, des universitaires non américains ont de plus en plus écrit sur l'histoire des États-Unis, et ce sans que leurs travaux soient totalement ignorés par les historiens américains. Certes, le double problème de la langue et de la réticence des éditeurs américains à traduire ces études publiées à l'étranger reste un obstacle majeur à une plus grande diffusion de ces dernières aux États-Unis. Néanmoins, de grands pas ont été faits. L'étude et l'écriture de l'histoire américaine sont sorties de leur insularité et ne sont plus exclusivement américaines. Le récit américain et son interprétation s'en sont trouvés modifiés significativement. Ainsi, le regard extérieur et comparatif des historiens américains et l'apport des historiens non américains ont remarquablement mis en lumière le fait que d'autres pays sont nés d'une révolution, ont vécu une guerre civile (la guerre de Sécession pouvant d'ailleurs être lue comme un processus d'unification à l'image de celui de l'Italie ou de l'Allemagne au même moment), ont connu une expansion territoriale phénoménale, ou encore ont attiré des millions de migrants au XIX^e siècle. L'universalité de l'expérience américaine revêt désormais un nouveau visage. Elle n'est plus attribuée, comme au temps de Bancroft, exclusivement à une glorieuse destinée qui s'offrirait au monde comme un modèle mais aussi à la diversité de ses origines et à une histoire qui trouve des échos dans celles d'autres pays et régions du monde³.

Les États-Unis n'auraient pas ainsi suivi un destin unique, ce que les historiens appellent « l'exceptionnalisme américain ». Il n'en demeure pas moins que cette histoire, celle de treize colonies devenant une puissance planétaire en à peine deux siècles, celle d'un pays exerçant une influence économique, technologique, militaire et surtout linguistique et culturelle phénoménale, reste étonnante, fascinante même, à défaut d'être exceptionnelle. Certes, cette influence, excepté dans le domaine militaire et culturel, est moindre que dans les années qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale du fait de l'enrichissement de nombreux

pays, en Europe de l'Ouest et en Asie notamment, mais elle reste réelle et profonde. Il importe ainsi de mieux connaître l'histoire de ce pays.

L'histoire des États-Unis vue de France

La France, elle, peut s'enorgueillir d'une riche historiographie sur les États-Unis, certainement une des plus riches d'Europe continentale. Diverse, ancienne, florissante et dynamique. Dès les années 1770, alors que la France participe activement à la naissance du pays, des militaires, de retour de campagne, publient des journaux de voyage sur ces nouveaux États-Unis d'Amérique, lointains et exotiques. Ils furent suivis par des voyageurs, des diplomates, des écrivains, des réfugiés et des migrants. Vint ensuite la magistrale analyse d'Alexis de Tocqueville, dans les années 1830, puis les travaux d'Édouard Laboulaye ou d'Henri Doniol à la fin du XIX^e siècle⁴. Les deux premiers tiers du XX^e siècle furent le moment de la parution de fines analyses de la société et de l'histoire américaines comme celles, entre autres, d'André Tardieu, de Jules Jusserand, de Paul Claudel, de Gilbert Chinard, d'André Maurois, de René Rémond ou d'André Siegfried⁵. À partir des années 1970 et 1980, les études américaines, surtout dans les départements d'anglais des universités, où s'enseigne la civilisation américaine, mais aussi en histoire et en sciences politiques, se sont développées à une vitesse vertigineuse et celles-ci ont largement dépassé le cadre thématique, fertile mais néanmoins étroit, des « républiques sœurs » du XVIII^e siècle et des relations franco-américaines. Des études sur des thèmes variés et des ouvrages de synthèse remarquables (dont beaucoup apparaissent en bibliographie) ont été publiés par Claude Fohlen, Jean Heffer, Marianne Debouzy, Marie-France Toinet, Élise Marienstras, André Kaspi, Bernard Vincent, Pierre Melandri et Jean-Michel Lacroix pour ne pas tous les nommer, auxquels a succédé une nouvelle génération d'américanistes. Ce livre s'inscrit dans cette historiographie française des États-Unis tout en offrant sa propre lecture de l'histoire et de la culture de ce pays.

Les vecteurs clés d'une histoire complexe

Le socle de traits fondamentaux de l'histoire, de la géographie et de la culture des États-Unis est à chercher dans les profondeurs de leur passé. Ces caractéristiques, qui apparaissent dès la période coloniale, sont les vecteurs de cet ouvrage, à savoir l'espace, la croissance, la diversité, l'inventivité et la violence.

Notons tout d'abord l'espace. Dès le moment de la Révolution, les Treize colonies nouvellement indépendantes couvrent un grand espace littoral. D'aucuns doutent d'ailleurs alors en Europe du succès sur le long terme d'une république sur un si grand territoire... De plus, les États-Unis d'alors font face à un continent encore mal connu mais dont ils soupçonnent l'immensité. Tout au long du XIX^e siècle, les Américains explorent, conquièrent, peuplent et maîtrisent, par la technologie du rail, du télégraphe et des armes à feu, cette immense continentalité. C'est leur première conquête spatiale. Cette expansion territoriale se nourrit et entretient une croissance – notamment et surtout démographique mais aussi économique – phénoménale qui perdurera, avec des hauts et des bas, tout au long de l'histoire du pays. L'Amérique attire des millions d'immigrants. Cette forte, quoique fluctuante à travers les époques, immigration perpétue et accentue une extraordinaire diversité qui, gardons-le à l'esprit, fut de tout temps une caractéristique de l'Amérique britannique et des premiers États-Unis. En incorporant des territoires d'abord continentaux, puis éliens par l'expansion impériale et ultramarine à la fin du XIX^e siècle, les États-Unis absorbent aussi des populations différentes du socle de départ et intègrent leurs histoires et leurs héritages dans le récit national. Ainsi, les États-Unis naissent de l'Amérique britannique mais leur expansion territoriale fait que leur histoire s'enracine désormais dans d'autres passés régionaux et culturels. D'où l'extrême importance, depuis le tout début, des spécificités des colonies puis des États. Les États-Unis, malgré un fort verni unificateur et uniformisant, sont aussi une somme d'histoires, un kaléidoscope de traditions et de particularismes identitaires liés au peuplement et à la géographie. Si la diversité la plus frappante est ethnique, celle des territoires reste fondamentale. L'inventivité, fruit d'une passion pour la technologie et la nouveauté, demeure une autre caractéristique constitutive des États-Unis et du peuple américain. Dès la fin du XVIII^e siècle, l'Amérique est une expérience, au sens anglais

INTRODUCTION

du mot *experiment*, incarnée par la Constitution novatrice de 1787 et des personnages comme Benjamin Franklin ou Thomas Jefferson. Tout au long de leur histoire, les États-Unis ne cesseront d'inventer et d'expérimenter.

Enfin, mais d'une manière essentielle, ce schéma d'expansion – territoriale, économique, technologique – a toujours été concomitant d'une grande violence. Violence des guerres – notamment contre les Amérindiens –, des conquêtes, de la spoliation, de la déportation, des maladies, des éléments naturels, de l'esclavage, de la ségrégation, de l'exploitation, de la criminalité, de la peine de mort, de l'incarcération de masse et de la pauvreté. L'Amérique a ainsi toujours présenté un double visage. Celui du rêve de richesse, l'eldorado des premiers temps, le nouveau monde de l'espoir, de l'opportunité, du recommencement et d'une certaine liberté mais aussi celui de la brutalité de la conquête, de la dureté de l'exploitation d'une main-d'œuvre massive et sans cesse renouvelée, d'une concurrence impitoyable et effrénée, et d'inégalités toujours plus grandes.

La prémisse de cet ouvrage est que l'histoire des États-Unis et de la société américaine n'est qu'imparfaitement connue du public français, et au-delà francophone, notamment dans sa complexité. Dans un cadre chronologique articulé autour d'événements majeurs, l'approche qui a été privilégiée dans cet ouvrage est socioculturelle, même si tous les aspects de cette histoire sont étudiés. Ce livre offre un panorama des États-Unis à travers le temps, émaillé de gros plans sur la société américaine à telle ou telle période et de vignettes biographiques de personnages connus de tous ou non. L'histoire des États-Unis est aussi analysée dans son contexte global, et non comme isolée du monde, suivant un destin particulier.

CHAPITRE PREMIER

De Cabot à Roanoke : les prémices de l'expansion anglaise en Amérique (1497-1590)

Cette expédition [Roanoke] a pour objectif de :

1. *Répandre la religion chrétienne*
2. *Commercer*
3. *Conquérir.*

Richard Hakluyt l'Ancien (1585)

« *L'échange colombien* »

Christophe Colomb ne découvre pas l'Amérique en 1492. Lui-même pense avoir atteint l'Asie et le concept de découverte, qui traduit une vision euro-centrique de l'histoire, est aussi inexact que biaisé. Si découverte il y a, elle ne peut être que mutuelle. Les Amérindiens se savent-ils soudainement découverts ? Il est permis d'en douter. Découvrent-ils les Européens et leurs imposants navires ? Assurément. La portée du voyage de Colomb est phénoménale mais elle se projette bien au-delà de la relation, somme toute étroite, Europe-Amériques. Il est réducteur de dire que Colomb « découvre » le Nouveau Monde : le navigateur génois *fonde* un nouveau monde. Un monde nouveau pour tous. En traversant l'Atlantique, et surtout en en revenant, Colomb met en contact à jamais trois (et indirectement un quatrième avec l'Asie) continents : l'Europe, l'Amérique et l'Afrique¹.

Ce rapprochement intercontinental porte un nom : c'est « l'échange colombien » (*columbian exchange*)². Ce terme désigne le vaste et irré-

versible échange de plantes, d'animaux, de maladies et surtout de populations entre ces trois, puis quatre, continents. Peut-on imaginer l'Italie sans tomates, l'Irlande sans pommes de terre, la cuisine thaïlandaise sans ananas ou un fofou ouest-africain sans manioc ou maïs ? Peut-on imaginer les Indiens de l'Ouest américain sans chevaux ? Et pourtant... La tomate, la pomme de terre, l'ananas, le manioc et le maïs proviennent tous du continent américain ; le cheval, quant à lui, y a été importé d'Europe.

L'arrivée de maladies dans une Amérique isolée d'un point de vue épidémiologique est une des caractéristiques les plus tragiques de l'échange – en l'occurrence à sens unique – postcolombien³. Variole, varicelle, fièvre jaune, peste, coqueluche, rougeole et paludisme (pour ne citer que quelques maladies) déciment les populations autochtones. C'est le choc microbien. Lorsque les puritains du *Mayflower* débarquent en Nouvelle-Angleterre en 1620, ils trouvent une terre désolée à la suite d'une série d'épidémies, probablement d'hépatite A, qui a éradiqué près de 80 % de la population amérindienne le long du littoral. Un chroniqueur anglais note que « les ossements et les crânes [sur le sol] créent un spectacle qui [lui] paraît tel un nouveau Golgotha⁴ ». Le fait que les maladies précèdent les Européens, conquérants, marchands, missionnaires, pêcheurs ou colons, et occasionnent bien plus de ravages que la plus meurtrière des batailles, est une caractéristique fondamentale de la conquête du Nouveau Monde⁵.

Le déplacement massif de populations d'Europe et d'Afrique vers les Amériques constitue une autre conséquence spectaculaire du voyage fondateur de Colomb. Des millions d'hommes et de femmes ont émigré, ou ont été déportés, au-delà de l'Atlantique, modifiant à jamais la répartition ethnique et culturelle des populations autour du globe. Ce faisant, ces hommes et ces femmes ont façonné des nations qui, depuis leur naissance, ont modifié définitivement la géopolitique planétaire.

L'histoire des États-Unis s'enracine dans ces bouleversements radicaux impulsés à la toute fin du xv^e siècle.

Le dépeuplement amérindien

Les ancêtres des Amérindiens arrivent en Amérique, venant de Sibérie par le détroit de Béring alors gelé, entre 18 000 et 15 000 ans

avant notre ère. En mille ans, ces chasseurs nomades se répartissent sur toutes les Amériques de l'Alaska à la Patagonie. Entre 8 000 et 3 000 avant J.-C., on observe une lente sédentarisation du peuplement amérindien et l'émergence de cultures et de modes de vie spécifiques selon les groupes et adaptés à l'environnement. Le territoire actuel des États-Unis recouvre quatre zones géo-culturelles : les forêts de l'Est (*eastern woodlands*) ; les grandes plaines de l'intérieur ; le Sud-Ouest et la Californie ; les plateaux du Nord-Ouest. Les *eastern woodlands* couvrent un immense territoire à l'est du Mississippi qui va du Labrador à la Floride et du Wisconsin à la Louisiane, soit toute la zone de contact anglo-indien du ^{xvi}^e au ^{xviii}^e siècle. Les Amérindiens de ces forêts sont des chasseurs-cueilleurs semi-nomades, effectuant des déplacements annuels saisonniers à partir de camps de base régulièrement fréquentés.

En 1492, la population amérindienne totalise 75 millions d'habitants pour les Amériques et se situe entre 5 et 7 millions sur le territoire couvrant les États-Unis (avec l'Alaska) et le Canada – 5 millions pour les États-Unis (sans l'Alaska). Au-delà de son éparpillement (0,5 à 0,7 habitants au km²), l'observateur est frappé par l'émiettement de cette population, de surcroît sur un immense espace et avec un net contraste Est/Ouest du fleuve Mississippi. Au tournant du ^{xvi}^e siècle, l'Amérique du Nord offre un véritable kaléidoscope de peuples, de sociétés, de cultures et de langues autochtones. On compte par exemple plus de 400 langues différentes. Face à cette complexe mosaïque, constituée d'une centaine de nations, il est néanmoins possible de regrouper les sociétés amérindiennes à l'est du Mississippi en quatre grandes familles culturelles et linguistiques, soit du nord au sud : les Iroquoiens, les Algonquiens, les Siouiens et les Muskogéens⁶.

Les Algonquiens occupent la majeure partie du littoral atlantique. Les nations les plus nombreuses et le plus souvent mentionnées par les explorateurs sont : les Micmacs et les Abénaquis en Nouvelle-Écosse et dans le Maine ; les Wampanoags, les Péquots et les Narragansetts dans le sud de la Nouvelle-Angleterre ; les Delawares au New Jersey et en Pennsylvanie ; et les Susquehannas et les Powhatans en Virginie et au Maryland. C'est avec cette dernière famille algonquienne que les Anglais ont, au début de la colonisation, les contacts les plus réguliers. Les nations sioux de la côte Est, les Catawbas et les Santees, par exemple, sont installées en Caroline du Nord et au nord de la Caroline du Sud. Puis au sud de Charleston, le long de la côte de la Géorgie

à la Floride, résident des nations muskogéennes telles les Cusabos et les Yamassee en Caroline du Sud et en Géorgie ; puis, toujours en Géorgie, nous trouvons les Guales et, enfin, les Timucuas au nord-est de la Floride. Vers l'intérieur des terres, dans l'hinterland new-yorkais, le long du fleuve Saint-Laurent et dans la région des Grands Lacs habitent les puissantes sociétés iroquoises, regroupées en une confédération probablement formée à l'orée du xvi^e siècle. Dit ligue des Cinq Nations, cet ensemble regroupe les Mohawks, les Oneidas, les Onondagas, les Cayugas et les Senecas. Elles seront rejointes en 1722 par les Tuscaroras (des Iroquoiens de Caroline du Nord) et formeront la ligue iroquoise des Six Nations.

L'arrivée des Européens provoque une chute soudaine et vertigineuse de la population amérindienne qui se situe probablement entre un et deux millions à l'est du Mississippi au début du xvi^e siècle. En un siècle et demi de contacts, entre 1550 et 1700, cette présence autochtone va considérablement décroître, disparaissant presque complètement du littoral même et ne subsistant à l'intérieur des terres qu'autour de puissants blocs tels celui des Iroquois au nord-est ou des Cherokees au sud-est. Les Narragansetts de Nouvelle-Angleterre perdent 92 % de leur population au cours du xvii^e siècle. Les Powhatans de Virginie, au nombre de 12 000 lors de la fondation de Jamestown en 1607, ne sont plus que 1 000 en 1700 alors que la population blanche de la colonie atteint désormais 60 000 habitants⁷.

Les maladies, affectant les nations amérindiennes par le biais des échanges et des déplacements même si ces dernières n'ont pas de contacts directs avec les Européens, constituent la cause principale de ce cataclysme démographique. Au-delà de ce fléau, l'incompréhension – pour ne pas dire l'incompatibilité – culturelle entre les envahisseurs et les autochtones, puis, dans le cas des Britanniques, l'arrivée massive de colons vont détruire tout espoir d'accommodement sur le long terme et condamner les nations amérindiennes⁸.

Les expéditions de John Cabot

Dans les années 1490, au moment du voyage fondateur de Colomb, Bristol est un bourg dynamique situé au cœur d'une région du sud-ouest de l'Angleterre tournée vers l'Atlantique : le West Country⁹. Depuis des décennies, Bristol envoie ses morutiers pêcher au large

des côtes islandaises mais, dans la seconde moitié du xv^e siècle, cette activité est menacée par l'épuisement des réserves en poissons et la concurrence de plus en plus vive des ports allemands de la Hanse, situés sur les rives baltiques. Les Anglais cherchent alors une nouvelle source d'approvisionnement et tentent l'aventure atlantique. En 1496, les marchands de Bristol nouent une collaboration avec Giovanni Caboto ou John Cabot, un navigateur génois – comme Colomb – afin de découvrir des terres et des bancs de poissons au-delà de l'Atlantique. Muni du soutien du roi Henry VII (1485-1509), Cabot atteint Terre-Neuve en 1497 et localise les Grands Bancs, soit une série de bancs très poissonneux et particulièrement riches en morue du fait de l'abondance de plancton. Les Grands Bancs, un ensemble de plateaux sous-marins de moins de cent mètres de profondeur, s'étendent le long des côtes du Labrador, de Terre-Neuve, de Nouvelle-Écosse et de Nouvelle-Angleterre, où le nom Cap Cod (« morue » en anglais) rappelle encore de nos jours l'âge d'or des morutiers.

Mais l'Angleterre n'est pas prête à soutenir l'effort nécessaire pour capitaliser sur ces voyages d'exploration somme toute assez précoces puisqu'ils suivent de cinq ans seulement la première expédition de Colomb. L'Angleterre sort à peine de la guerre des Deux-Roses. Affaibli par ce conflit fratricide, le pays a besoin de stabilité politique. Les Tudor s'y appliquent en asseyant leur dynastie. De plus, l'Angleterre, située à la périphérie de l'Europe, n'a pas les ressources de la riche Espagne. Sans aucun doute, la puissance et l'aura de celle-ci font rêver outre-Manche. Mais justement ce n'est qu'un rêve...

L'Angleterre du xvi^e siècle : la Réforme protestante et la conquête de l'Irlande

Au cours du xvi^e siècle, les problèmes matrimoniaux d'Henry VIII (1509-1547), la Réforme protestante et l'instabilité politico-religieuse due aux règnes successifs de la catholique Mary (1553-1558) puis de la protestante Elizabeth I^{re} (1558-1603) affaiblissent l'Angleterre et la détournent de l'aventure atlantique. Sous le règne d'Elizabeth I^{re}, la priorité, sur un plan intérieur comme à l'international, est alors d'engager plus avant le pays sur le chemin de la Réforme et de soutenir la cause protestante sur le continent, au risque de courroucer l'Espagne. L'Angleterre intervient militairement auprès des huguenots en France

pendant les guerres de Religion (1562-1598) et des rebelles calvinistes hollandais en guerre contre l'Espagne pour leur indépendance depuis 1568. Le désir de puissance s'affermi progressivement. En 1585, l'Angleterre est assez sûre d'elle-même pour déclarer la guerre à l'Espagne.

Dans les mêmes années, l'Angleterre se lance dans la conquête de l'Irlande. Depuis le Moyen Âge, les Anglais convoitent l'Irlande mais au début du XVI^e siècle, ils ne contrôlent toujours que Dublin et une petite zone autour de celle-ci appelée The Pale. Déterminés, les Anglais organisent des opérations militaires d'une rare violence pour asseoir définitivement leur autorité sur les populations gaéliques. Ils mènent également une politique d'anglicisation et de protestantisation des élites. Enfin, ils fondent des colonies dans le Munster, au sud, et en Ulster, au nord. Cent mille colons protestants (Anglais, Gallois et Écossais) s'installent en Ulster avant 1641.

Pour l'Angleterre, du milieu du XVI^e jusqu'aux premières années du XVII^e siècle, la colonisation de l'Irlande est indissociable de l'aventure américaine. C'est en Irlande que les Anglais développent des stratégies militaires de conquête et élaborent des schémas d'occupation territoriale et d'administration coloniale. Ils acquièrent aussi une première expérience de l'Autre : ici le Gaélique, là l'Amérindien. Enfin, on retrouve souvent les mêmes hommes impliqués dans les deux conquêtes. C'est en Irlande que les capitaines et les chefs militaires anglais font leurs premières armes.

Pêche hauturière et guerre de course

Au début du XVI^e siècle, cependant, les Anglais n'entretiennent pas encore l'espoir d'une conquête territoriale outre-Atlantique. C'est par la pêche et la guerre de course que commence l'aventure américaine de l'Angleterre. Suivant les traces de Cabot, les Anglais s'impliquent dans la pêche hauturière au large de Terre-Neuve. Ils ne sont ni les premiers ni les seuls. Les Grands Bancs sont fréquentés par les terre-neuviens et les baleiniers basques, bretons, normands, français, espagnols et portugais dès cette époque. Au fil du siècle, cependant, les Anglais accroissent leur présence. En 1594, cent morutiers anglais traversent annuellement l'Atlantique ; ils sont 150 au début du XVII^e siècle. Les morutiers et leurs équipages viennent presque exclusivement du West Country. Les ports les plus actifs sont Bristol, Plymouth, Exeter et

Southampton. Londres n'est que marginalement impliqué. La morue est l'or de l'Amérique du Nord. Au ^{xvi}^e siècle, davantage de navires et de marins sont engagés dans la pêche hauturière à Terre-Neuve et en Nouvelle-Écosse que dans le commerce entre l'Espagne et ses colonies antillaises et latino-américaines. Avec la pêche en Atlantique nord, les Anglais se créent une pépinière de marins formés à la navigation en haute mer. Mais il y a davantage.

À l'inverse des Français et des Espagnols, les Anglais n'ont pas accès au sel pour conserver les morues fraîchement pêchées de retour vers l'Europe. Par conséquent, ils pratiquent une pêche semi-sédentaire, dite à la morue sèche ou merluche. En début de saison, soit entre janvier et avril, ils installent des campements sur les plages de Terre-Neuve ou de Nouvelle-Écosse où ils vident, salent et sèchent la morue avant de la transporter. Cette pêche nécessite un équipage plus nombreux et une main-d'œuvre qualifiée qui doit rester sur place du printemps à l'automne. C'est donc précisément ce manque de sel qui force les Anglais à occuper Terre-Neuve plus régulièrement que leurs concurrents et, par voie de conséquence, à choisir les meilleurs havres, à être davantage en contact avec les autochtones et, point crucial pour notre propos, à tenter de s'y implanter durablement avant les autres Européens.

La rivalité avec l'Espagne et le soutien militaire accordé aux huguenots et aux calvinistes hollandais engagent l'Angleterre dans la guerre de course. Au ^{xvi}^e siècle, les capitaines huguenots et hollandais sillonnent les mers à la recherche de tout navire marchand espagnol ou portugais. Leur proie favorite : un galion chargé d'or et d'argent de retour de Vera Cruz (Mexique) ou de Porto Bello (Panama). Guerre de course et non piraterie. La distinction est essentielle. Les corsaires sont mandatés par leur souverain et possèdent à bord de leur navire une lettre de marque, le document qui légitime le pillage. À une époque où les nations européennes n'ont pas véritablement de marines et où tout navire marchand peut être équipé pour la guerre, la course est une opération paramilitaire efficace. Les huguenots ne jouissent pas toujours de l'appui des Valois et les capitaines hollandais sont investis par un régime qui n'est pas reconnu par l'Espagne. À l'inverse, les corsaires anglais bénéficient pleinement du soutien de la reine Elizabeth I^{re}. Il faut dire que la guerre de course rapporte gros à la couronne : au moins cent mille livres sterling annuellement dans les années 1580.

Les plus grands marins anglais du xvi^e siècle se distinguent dans la guerre de course. Souvent parents et tous originaires du West Country, les Drake, Gilbert, Hawkins et Raleigh sont les héros du moment. Sir Francis Drake est le premier Anglais à faire le tour du monde (1577-1580) et revendique la Californie pour les Anglais sous le nom de Nova Albion ; Sir Humphrey Gilbert commence la colonisation de Terre-Neuve ; Sir John Hawkins est parmi les premiers à pratiquer le commerce (notamment des esclaves) avec les côtes ouest-africaines et les colonies espagnoles aux Antilles et en Amérique centrale ; et Sir Walter Raleigh inspire la fondation de la colonie de Roanoke en Caroline du Nord, tête de pont anglaise en Amérique du Nord dans les années 1580. Fins marins, protestants convaincus et impatients de servir leur reine, ces gentlemen-corsaires sont tout aussi à l'aise à la guerre qu'à la Cour. Raleigh, chef de guerre brutal en Irlande, écrit pourtant des poèmes.

Non seulement ces hommes jouent un rôle fondamental dans la quête anglaise de gloire et de richesses face au géant espagnol, mais surtout ils posent les jalons d'une stratégie maritime et coloniale qui se concrétise dans la première moitié du xvii^e siècle. La reine Elizabeth ne s'y trompe pas et anoblit tous ces capitaines, passés à la postérité sous le nom de « chiens de mer » (*Elizabethan sea dogs*). Grâce à la guerre de course, les Anglais se familiarisent avec les côtes antillaises et américaines. Petit à petit, ils comblent leur retard en matière de navigation et d'exploration, notamment vis-à-vis des Français. Mais surtout, l'Angleterre se projette au-delà de l'Atlantique. La guerre de course va enclencher un mécanisme de colonisation en Amérique du Nord et les tout premiers établissements seront aussi des bases corsaires. Par-delà la Manche, cependant, les Français poursuivent les mêmes objectifs et ont une petite avance sur les Anglais lorsqu'ils tentent de s'implanter en Floride.

La Floride huguenote

Tombé dans les oubliettes de l'histoire, l'épisode de la Floride huguenote constitue pourtant un moment décisif dans la colonisation européenne du continent nord-américain. Inspiré et orchestré par le visionnaire amiral Gaspard de Coligny, le projet est de frapper les Espagnols là où ils paraissent les plus vulnérables. Dix ans après la disparition de « la France Antarctique » au Brésil, épisode malheureux

au cours duquel les Français ont vainement tenté de s'implanter dans la baie de Rio de Janeiro aux dépens des Portugais au milieu des années 1550, la Floride apparaît comme le lieu idéal pour fonder une base corsaire et poser les jalons d'une colonisation durable. La Floride, négligée par les Espagnols qui n'y ont découvert ni or ni civilisation amérindienne à l'image de celles des Incas ou des Aztèques, est située sur la route du retour des galions de Nouvelle-Espagne. En outre, sa végétation luxuriante, son climat continuellement printanier, ses fleuves et ses baies offrent les plus belles promesses de succès. Enfin, suite au voyage de l'Italien Giovanni da Verrazzano qui a exploré en 1524 la côte Est du continent nord-américain de la Caroline du Nord au Maine pour le compte de François I^{er} (1515-1547), les Français revendiquent un droit légitime sur ces territoires. Et ceci d'autant plus que le Malouin Jacques Cartier a remonté le Saint-Laurent dans les années 1530. En France, le continent nord-américain n'est pas la Terra Florida mais la Nova Francesca et la baie de New York s'appelle la Nouvelle-Angoulême.

En 1562, le capitaine huguenot Jean Ribault est choisi par Coligny pour conduire une expédition en Floride. Ribault explore le littoral de la Floride, de la Géorgie et de la Caroline du Sud, nommant baies et fleuves d'après une nomenclature française. Les futurs États-Unis ont ainsi eu un temps leur Loire, leur Somme, leur Charente, leur Seine, etc. Ribault fait construire un fortin, Charlesfort, dans une baie de Caroline du Sud qu'il nomme Port Royal¹⁰. Laisant une trentaine d'hommes occuper le fort, le capitaine huguenot retourne en France. Pris dans les guerres de Religion, il ne peut revenir à Charlesfort. Abandonnés à leur sort, une poignée de survivants parviennent au prix de terribles efforts à traverser l'Atlantique dans une embarcation de fortune et à rejoindre les côtes anglaises.

Le contexte ne peut être pire. Quelques mois après le départ de Ribault, commencent les guerres de Religion entre huguenots et catholiques. Une série de guerres civiles qui dévastent la France et affaiblissent considérablement la monarchie. La paix d'Amboise du printemps 1563 offre pourtant une trêve à la France. Coligny en profite pour reprendre le projet floridien et envoie cette fois-ci le capitaine huguenot René de Laudonnière poursuivre l'entreprise de colonisation. Plutôt que de s'installer à nouveau à Charlesfort, Laudonnière s'établit plus au sud, près de l'actuelle Jacksonville, dans le nord-est de l'actuelle Floride. Il fait bâtir Fort Caroline et pendant quelque

temps les Français semblent en voie de s'implanter durablement. Des alliances sont passées avec les Amérindiens timucuas, les Anglais – en la personne du corsaire John Hawkins – viennent leur rendre visite (en fait les espionner) et d'importants renforts militaires et des colons arrivent à l'automne 1565 sous la conduite de Jean Ribault. Mais les Espagnols ne tolèrent pas cette intrusion française et surtout protestante. Ils dépêchent un de leurs meilleurs capitaines, Pedro Menéndez de Avilés, à la tête d'une imposante force afin de déloger les Français et de reprendre le contrôle de la Floride. L'inévitable confrontation tourne au désastre pour les Français. Le Fort Caroline est pris d'assaut ; des centaines de soldats et de colons sont massacrés par les Espagnols. Seule une petite poignée de survivants parviennent à fuir sur un des navires et à rejoindre la France.

L'épisode floridien constitue un tournant dans l'histoire de l'implantation des Européens en Amérique du Nord. Pour la France, bien sûr, mais aussi pour l'Espagne et l'Angleterre. La France reste pendant un demi-siècle à l'écart de l'espace nord-américain, révisant ses ambitions en termes de colonisation largement à la baisse. Les huguenots, en grande difficulté malgré l'accession au trône d'Henri IV (1589-1610) et la signature de l'édit de Nantes (1598) qui leur octroie un certain nombre de privilèges, ne sont désormais plus à l'avant-garde de la politique expansionniste française. Enfin, lorsque la France reprend le chemin de l'Amérique du Nord, elle choisit de suivre les traces de Jacques Cartier et de s'installer au Canada, bien loin d'une Floride fatale. Les Espagnols, qui ont fondé Saint Augustine – la plus vieille ville de la côte Est des États-Unis – avant de capturer Fort Caroline, occupent désormais durablement la Floride. Ils la garderont jusqu'en 1819¹¹.

Les Anglais, eux, récupèrent l'héritage floridien par l'entremise des réfugiés huguenots. Les Anglais sont les observateurs les plus attentifs d'une aventure coloniale principalement menée par leurs frères protestants auprès desquels ils combattent les Ibériques avec acharnement. Les récits de Jean Ribault et de René de Laudonnière sont traduits en anglais et publiés à Londres, tout comme les aquarelles de la vie amérindienne et les cartes de Floride de Jacques Le Moyne de Morgues (l'artiste cartographe du roi Charles IX qui accompagne l'expédition de 1564). Les récits des protagonistes sont étudiés et des enseignements en sont tirés. Les Anglais vont reprendre le flambeau et garder le double objectif d'établir une base corsaire et de fonder une colonie en

Amérique du Nord. Mais cette fois-ci, ils s'installeront plus au nord et se protégeront mieux des Espagnols que ne l'ont fait les Français.

Les massacres des colons français de Floride par les Espagnols ont cependant eu un tel impact dans le monde protestant – notamment en Angleterre – qu'une telle entreprise ne peut être engagée avant quelque temps. L'émotion et l'effroi sont trop forts. Il faut aussi convaincre les milieux marchands – indispensables financiers – et la monarchie – indispensable soutien pour une entreprise de grande envergure. Une campagne de propagande va se déployer en Angleterre dans les années 1580 pour relancer l'aventure américaine devenue moribonde depuis les exploits des « chiens de mer » dans les années 1560.

La propagande anglo-protestante des années 1580

Les richesses américaines font rêver. Pour y avoir accès, il faut certes des moyens mais aussi une revendication légitime. Si l'Angleterre veut s'imposer en Amérique du Nord et aux Antilles, elle doit mobiliser les ressources nécessaires mais également affirmer ses droits sur ces territoires. Les Européens se font la guerre aux Amériques, en dehors de toutes règles semble-t-il. Les Espagnols ne massacrent-ils pas des centaines de Français en Floride alors que la France et l'Espagne sont en paix ? Pourtant, la question de la légitimité reste fondamentale. Le partage des mondes nouveaux entre l'Espagne et le Portugal, les deux États alors les plus avancés en matière de navigation et d'exploration, entériné par la papauté, est acté par le traité de Tordesillas en 1494 à la suite du premier voyage de Colomb. Les nations ibériques ont un droit sur ces terres du simple fait de la primauté de leurs découvertes. Reste à la France et à l'Angleterre à défier cette répartition arbitraire par les armes, bien sûr, mais aussi par la propagande.

Il s'agit d'ailleurs davantage de géopolitique que de religion car si l'Angleterre devient une nation protestante au fil du xvi^e siècle, en France le trône demeure aux mains de souverains catholiques avec la conversion du huguenot Henri IV en 1593. Si, côté français, François I^{er}, un brin provocateur, déclare souhaiter « voir la clause du testament d'Adam qui [l']exclut du partage du monde », les propagandistes anglais brandissent l'épopée d'Owen Madoc¹². Madoc, prince gallois, aurait traversé l'Atlantique à la fin du xii^e siècle, soit trois cents ans

avant Colomb, et aurait fondé une colonie dans l'actuelle Géorgie. Échec et mat. Que peut rétorquer l'Espagne ?

Nonobstant la rivalité avec l'Espagne, cette propagande anglaise est principalement destinée à la consommation intérieure. Elle vise à mobiliser et à fédérer les énergies ainsi qu'à persuader la nation et la monarchie de l'accessibilité de l'Amérique. Il faut attirer l'attention sur le Nouveau Monde, en particulier le continent nord-américain, prouver que l'Angleterre a les ressources nécessaires pour s'y imposer mais aussi démontrer que l'Amérique sera profitable à l'Angleterre.

Au centre de cette campagne figure Richard Hakluyt le Jeune. Infatigable chantre de l'expansion atlantique, Hakluyt joue un rôle clé dans la prise de conscience d'un avenir américain pour l'Angleterre. Hakluyt rassemble et traduit des dizaines de récits de voyage et surtout adresse en 1584 à la reine Elizabeth I^{re} un rapport phare intitulé *Discourse on Western Planting*¹³. L'Amérique est une chance pour l'Angleterre, estime l'auteur. Établir des colonies outre-Atlantique entraînera le développement du commerce et, par voie d'effets, la création d'une véritable flotte marchande, utilisable en temps de guerre. Un commerce colonial florissant accroîtra les revenus du pays mais surtout de la couronne par le biais des taxes douanières. L'importation de matières premières d'Amérique conduira au développement des manufactures, ce qui permettra de résorber la pauvreté et le vagabondage. De ce point de vue, l'émigration des plus démunis dans les colonies américaines servira également de soupape de sécurité. Enfin, les Anglais auront l'opportunité et le devoir de protestantiser des populations amérindiennes menacées par la violence espagnole.

L'impact immédiat de ce plaidoyer pour un engagement réel de l'Angleterre dans l'aventure américaine est somme toute limité. Sir Walter Raleigh obtient l'appui officiel d'Elizabeth I^{re} pour son projet d'établissement en Caroline du Nord mais ce soutien est minimal. Le texte d'Hakluyt a une portée, en fait, bien plus fondamentale en échafaudant une argumentation pour la colonisation de l'Amérique qui, *mutatis mutandis*, sera reprise au siècle suivant pour justifier un engagement atlantique durable. Admirablement résumée dans la formule *God, Gold and Glory* (« Religion, richesse et gloire »), l'argumentation d'Hakluyt s'imposera comme la clé de voûte de l'expansion anglaise en Amérique. Hakluyt a un siècle d'avance...

Roanoke ou le mystère de « la colonie perdue »

Dans l'histoire de la colonisation du continent américain, on ne s'attarde souvent que sur les succès, la partie émergée de l'iceberg, mais ceux-ci ne peuvent être compris sans intégrer les échecs et les projets avortés. La colonisation de l'Amérique du Nord est aussi l'histoire de ces vaines tentatives¹⁴. Dans les années 1580, le littoral atlantique nord-américain est relativement bien connu des Européens mais le continent reste largement inoccupé. Seuls les Espagnols entretiennent un petit bourg, Saint Augustine, et quelques forts éparpillés le long de la côte du nord-est de la Floride et en Caroline du Sud. Les Anglais y voient une opportunité. Trois objectifs se dessinent : s'installer à Terre-Neuve et contrôler les pêcheries ; trouver une route arctique vers l'Asie en contournant l'actuel Canada ; et fonder en Caroline du Nord une base corsaire et un point d'appui pour l'exploration de l'intérieur.

En 1578, Sir Humphrey Gilbert obtient de la reine Elizabeth I^{re} une charte pour s'implanter en Amérique du Nord. Gilbert a six ans pour accomplir cette mission. Il porte son attention sur Terre-Neuve. En 1583, il prend possession de St. John's, au sud de l'île. Gilbert entend prélever un droit de pêche sur tous les terre-neuviens européens en activité dans une zone de deux cents kilomètres de part et d'autre de St. John's. Rapidement décimée par les maladies et par la désertion, la colonie est abandonnée au bout de quelques semaines. Gilbert envoie un navire en Angleterre avec les malades et part explorer la terre ferme. C'est un désastre. Le navire de Gilbert sombre et celui-ci meurt noyé en tenant, paraît-il, un exemplaire de *L'Utopie* de Thomas More dans sa main.

Dans ces mêmes années, les Anglais cherchent aussi une route vers les richesses de l'Asie. Le projet de Colomb – rejoindre l'Extrême-Orient par l'ouest – n'a pas été abandonné. Le continent américain, dont l'immensité à ces latitudes est encore insoupçonnée, peut être contourné par le nord, croit-on. En 1576, Gilbert publie son *Discours pour démontrer l'existence d'un passage par le nord-ouest jusqu'à Cathay* (la Chine). Martin Frobisher et John Davis entreprennent plusieurs expéditions dans les glaces arctiques au nord du Canada entre 1576 et 1587 afin de trouver cette route dite « passage du Nord-Ouest »¹⁵. Les navigateurs anglais parviennent à remonter jusqu'au 73^e degré